

Le sujet défini par la conscience

1 Mais que sais-je s'il n'y a point quelque autre chose différente de celles que je viens de juger
2 incertaines, de laquelle on ne puisse avoir le moindre doute ? N'y a-t-il point quelque Dieu,
3 ou quelque autre puissance, qui me met en esprit ces pensées ? Cela n'est pas nécessaire ;
4 car peut-être que je suis capable de les produire de moi-même. Moi donc à tout le moins
5 ne suis-je point quelque chose ? Mais j'ai déjà nié que j'eusse aucun sens ni aucun corps ;
6 j'hésite néanmoins : car que s'ensuit-il de là ? Suis-je tellement dépendant du corps et des
7 sens que je ne puisse être sans eux ? Mais je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout
8 dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps : ne
9 me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point ? Tant s'en faut, j'étais sans doute, si
10 je me suis persuadé ou seulement si j'ai pensé quelque chose. Mais il y a un je ne sais quel
11 trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours.
12 Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe ; et qu'il me trompe tant qu'il voudra,
13 il ne saura jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte
14 qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut
15 conclure et tenir pour constant que cette proposition, je suis, j'existe, est nécessairement
16 vraie, toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit. (...)
17 Mais moi, qui suis-je, maintenant que je suppose qu'il y a un certain génie qui est
18 extrêmement puissant, et, si j'ose le dire, malicieux et rusé, qui emploie toutes ses forces et
19 toute son industrie à me tromper ? Puis-je assurer que j'aie la moindre chose de toutes celles
20 que j'ai dites naguère appartenir à la nature du corps ? Je m'arrête à penser avec attention,
21 je passe et repasse toutes ces choses en mon esprit, et je n'en rencontre aucune que je puisse
22 dire être en moi. Il n'est pas besoin que je m'arrête à les dénombrer. Passons donc aux
23 attributs de l'âme, et voyons s'il y en a quelqu'un qui soit en moi. Les premiers sont de me
24 nourrir et de marcher ; mais s'il est vrai que je n'ai point de corps, il est vrai aussi que je ne
25 puis marcher ni me nourrir. Un autre est de sentir ; mais on ne peut aussi sentir sans le
26 corps, outre que j'ai pensé sentir autrefois plusieurs choses pendant le sommeil, que j'ai
27 reconnu à mon réveil n'avoir point en effet senties. Un autre est de penser, et je trouve ici
28 que la pensée est un attribut qui m'appartient : elle seule ne peut être détachée de moi. Je
29 suis, j'existe, cela est certain ; mais combien de temps ? autant de temps que je pense ; car
30 peut-être même qu'il se pourrait faire, si je cessais totalement de penser, que je cesserais en
31 même temps tout à fait d'être. Je n'admets maintenant rien qui ne soit nécessairement vrai :
32 je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit, un
33 entendement ou une raison, qui sont des termes dont la signification m'était auparavant
34 inconnue. Or, je suis une chose vraie et vraiment existante : mais quelle chose ? Je l'ai dit :
35 une chose qui pense. Et quoi davantage ? J'exciterai mon imagination pour voir si je ne suis
36 point quelque chose de plus. Je ne suis point cet assemblage de membres que l'on appelle
37 le corps humain ; je ne suis point un air délié et pénétrant répandu dans tous ces membres ;
38 je ne suis point un vent, un souffle, une vapeur, ni rien de tout ce que je puis feindre et
39 m'imaginer, puisque j'ai supposé que tout cela n'était rien, et que, sans changer cette
40 supposition, je trouve que je ne laisse pas d'être certain que je suis quelque chose. (...)
41 Mais qu'est-ce donc que je suis ? une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ?
42 c'est une chose qui doute, qui entend, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut
43 pas, qui imagine aussi, et qui sent. Certes, ce n'est pas peu si toutes ces choses appartiennent
44 à ma nature. Mais pourquoi n'y appartiendraient-elles pas ? Ne suis-je pas celui-là même

45 qui maintenant doute presque de tout, qui néanmoins entend et conçoit certaines choses,
46 qui assure et affirme celles-là seules être véritables, qui nie toutes les autres, qui veut et
47 désire d'en connaître davantage, qui ne veut pas être trompé, qui imagine beaucoup de
48 choses, même quelquefois en dépit que j'en aie, et qui en sent aussi beaucoup, comme par
49 l'entremise des organes du corps. Y a-t-il rien de tout cela qui ne soit aussi véritable qu'il
50 est certain que je suis et que j'existe, quand même je dormirais toujours, et que celui qui m'a
51 donné l'être se servirait de toute son industrie pour m'abuser ? Y a-t-il aussi aucun de ces
52 attributs qui puisse être distingué de ma pensée, ou qu'on puisse dire être séparé de moi-
53 même ? Car il est de soi si évident que c'est moi qui doute, qui entends et qui désire, qu'il
54 n'est pas ici besoin de rien ajouter pour l'expliquer. Et j'ai aussi certainement la puissance
55 d'imaginer ; car, encore qu'il puisse arriver (comme j'ai supposé auparavant) que les choses
56 que j'imagine ne soient pas vraies, néanmoins cette puissance d'imaginer ne laisse pas d'être
57 réellement en moi, et fait partie de ma pensée. Enfin, je suis le même qui sens, c'est-à-dire
58 qui aperçois certaines choses comme par les organes des sens, puisqu'en effet je vois de la
59 lumière, j'entends du bruit, je sens de la chaleur. Mais l'on me dira que ces apparences-là
60 sont fausses et que je dors. Qu'il soit ainsi ; toutefois, à tout le moins, il est très certain qu'il
61 me semble que je vois de la lumière, que j'entends du bruit, et que je sens de la chaleur ;
62 cela ne peut être faux ; et c'est proprement ce qui en moi s'appelle sentir ; et cela
63 précisément n'est rien autre chose que penser. D'où je commence à connaître quel je suis,
64 avec un peu plus de clarté et de distinction que ci-devant.

Descartes, *Méditations métaphysiques*, II, 1642.

1 Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de
2 tous les autres êtres vivants sur la terre¹. Par là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la
3 conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même
4 personne, c'est-à-dire un être entièrement différent, par le rang et la dignité, de choses
5 comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise ; et ceci, même
6 lorsqu'il ne peut pas dire Je, car il l'a dans sa pensée ; ainsi toutes les langues, lorsqu'elles
7 parlent à la première personne, doivent penser ce Je, même si elles ne l'expriment pas par
8 un mot particulier. Car cette faculté (de penser) est l'entendement.
9 Il faut remarquer que l'enfant, qui sait déjà parler assez correctement ne commence qu'assez
10 tard (peut-être un an après) à dire Je ; avant, il parle de soi à la troisième personne (Charles
11 veut manger, marcher, etc.) ; et il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand
12 il commence à dire Je ; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler.
13 Auparavant il ne faisait que se sentir ; maintenant il se pense.

Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, §1, trad. M. Foucault, 1798.

¹ Autre traduction : « Une chose qui élève infiniment l'homme au-dessus de toutes les autres créatures qui vivent sur la terre, c'est d'être capable d'avoir la notion de lui-même, du *moi*. » (Joseph Tissot)